

Léon Trotsky

LETTRE A VICTOR SERGE SUR DIFFÉRENTS GROUPES ET PERSONNALITÉS EN FRANCE A PROPOS DE LA CONSTRUCTION DU PARTI RÉVOLUTIONNAIRE³⁷⁴

30 juillet 1936.

Cher Victor Serge,

J'ai reçu votre lettre du 27 juillet, après une conversation avec notre ami américain. Je ne peux malheureusement être d'accord avec vous. Je crains que vous n'abordiez les problèmes d'une manière trop artiste, trop psychologique, c'est-à-dire de façon insuffisamment politique. En outre, nombre de vos réactions sont fondées sur une méconnaissance de l'histoire de nos activités ici au cours de ces sept dernières années et demie. Au fond, vous m'accusez de sectarisme. Je ne peux pas accepter ce reproche. Je pense que votre courte expérience personnelle, à la juger correctement, réfute entièrement votre accusation. Unir les gens pour venir en aide aux déportés et aux emprisonnés est beaucoup plus facile que de les unir pour la révolution sociale. Vous avez un nom, vous avez de l'autorité à un double titre : celle d'un vieux révolutionnaire, et celle d'un homme qui vient d'échapper aux filets de Staline. Il devrait être, semble-t-il, plus facile à vous qu'à quiconque d'unir -sans sectarisme- de larges cercles pour une campagne internationale contre les bourreaux staliniens. Pourtant vous vous plaigniez, dans une de vos dernières lettres, de voir vos efforts rester stériles. Votre expérience n'est pas la première. Est-ce un hasard ? Non, ce n'est pas un hasard. Nos organisations prétendument sectaires mènent aussi la lutte pour la défense des déportés. Elles sont même les seules à la mener. Or les efforts pour élargir cette lutte -efforts avec lesquels j'étais pleinement d'accord et que j'ai aidés de toutes mes forces- n'ont pas à ce jour donné le moindre résultat. Pensez-vous que les philistins que l'on ne peut émouvoir sur un problème aussi aigu que celui des répressions staliniennes peuvent trouver place dans un parti prolétarien révolutionnaire ? Je ne le pense pas. Nous n'avons que faire aujourd'hui de jugements généraux contre le sectarisme : Il faut démontrer par l'expérience la possibilité d'une autre voie. A ce jour, tous ceux qui ont cherché une autre voie nous ont tout simplement quittés pour passer dans l'autre camp. Tels sont les faits, mon cher Victor Serge, et je suis habitué à juger sur les faits et non sur des considérations générales.

Vous vous êtes mis il y a quelques temps à nous reprocher d'avoir une attitude incorrecte à l'égard des « syndicalistes révolutionnaires ». Je vous ai répondu : je ne connais pas l'adresse de ces gens-là. En ce qui concerne La Révolution prolétarienne, ce n'est qu'un internat pour invalides. Après quoi, vous êtes parti à Paris. Avez-vous trouvé là-bas des syndicalistes-révolutionnaires ? Si oui, indiquez-moi leur adresse, s'il vous plaît ? Avez-vous trouvé le feu révolutionnaire dans l'antre de Louzon ? Si oui, je suis prêt à faire immédiatement tout ce qu'il faut pour que nous nous rapprochions d'eux. Indiquez-moi concrètement ce qu'il faut faire. Malheureusement, après votre voyage à Paris, vous ne m'avez pas dit mot des « syndicalistes révolutionnaires ».

Vous me parlez maintenant de la fédération de l'enseignement où existent plusieurs centaines de sympathisants qu'il serait possible d'attirer à nous à la seule condition de leur « inspirer confiance ». Ici, votre reproche est tout à fait injustifié et incorrect. J'ai vécu une année entière en France au milieu de ces gens-là (de la fédération de l'enseignement³⁷⁵). Avec eux j'ai eu d'interminables conversations, j'ai correspondu, nous avons même organisé une véritable petite conférence avec tous les dirigeants de la fédération³⁷⁶. Nous ne pouvions évidemment pas devenir pour eux spécialement plus intelligents, plus raffinés, plus beaux, ni moi, ni mes amis les plus proches. Mais nous avons tout fait pour attirer tous ces gens au travail militant. Ils venaient nous voir et prenaient la tangente, en trouvant pour cela mille prétextes. Leur secret est en effet très simple : ce sont des petits bourgeois jusqu'à la moelle, leurs petites maisons, leurs petits jardins, leurs petites automobiles leur tiennent bien plus à cœur que les destins du prolétariat, même s'ils gardent encore en mémoire des idées farouchement radicales. Je suis allé chez quelques-uns de ces gens-là. Dans leurs appartements, j'ai vu leur mode de vie, je ne l'ai pas seulement vu, je l'ai senti³⁷⁷. Excusez-moi, Victor Serge, cette odeur ne me trompe pas. Compter sur ces gens, ce serait semer sur des pierres. Il y a dans la jeunesse enseignante des éléments révolutionnaires qui cherchent leur voie. Mais la direction joue un rôle réactionnaire en empêchant les jeunes de se frayer un chemin vers nous. Voilà pourquoi, dans un de mes derniers articles j'ai cinglé ces messieurs à coups de fouet, et je saisirai la prochaine occasion pour les fouetter encore plus fort.

Vous me nommez Martinet. Je vous citais déjà son nom dans la lettre que je vous ai adressée. Si nous réussissons à l'amener à nous, ce sera très bien. Vous me parlez de Dommanget. Je le connais personnellement. Il s'est joint à nous, puis nous a quittés ; il a écrit d'honorables études historiques. S'il peut donner une fois l'an un article sur Babeuf à notre revue, ce sera parfait. Il n'est sans doute capable de rien de plus³⁷⁸.

Vous me parlez encore de Simone Weil. Je la connais très bien ; j'ai eu avec elle de longues conversations. Pendant quelque temps, elle a sympathisé plus ou moins avec nous, puis elle a perdu toute foi dans le prolétariat et dans le marxisme ; elle a écrit alors d'absurdes articles idéalistico-psychologiques où elle prenait la défense de la « personnalité » ; en un mot, elle évoluait vers le radicalisme. Il est possible qu'elle vire de nouveau à gauche. Mais vaut-il la peine d'en parler plus longtemps ? ³⁷⁹

En tout état de cause, dans vos propositions, il n'y a pas un seul nom nouveau. Nous avons déjà une grande expérience -d'ailleurs négative- de tous les gens dont vous me parlez. Chacun d'entre eux a mille raisons qui l'empêchent de se joindre à nous et de se livrer en général à un travail révolutionnaire : notre style est médiocre, nos traductions mauvaises, notre polémique brutale, etc. Ces gens parlent de tout, sauf de l'essentiel : les programmes, les stratégies, la lutte pour s'implanter dans les masses ouvrières. De vous-nous nous adapter à cette lâcheté humaine ? Non ! Ce serait une

orientation fondamentalement erronée. Il faut trouver la voie qui nous permettra de conquérir les ouvriers en évitant les anciens révolutionnaires, et même en les écartant de notre chemin à coups de coude.

Voici un exemple tout frais. Il y a quelques mois, nos camarades essayèrent de mettre sur pied un mensuel syndicaliste avec les gens de la fédération de l'enseignement³⁸⁰. Et alors ? Rien n'en sortit. Ces petits-bourgeois -hé ! je ne trouve pas d'autre mot- n'ont aucun goût pour la lutte. Se réunir pour papoter sur des thèmes révolutionnaires, monter une sorte de club, une maison de retraite pour joueurs de tambour, voilà ce à quoi ils sont prêts. Mais c'est ce que nous ne voulons pas faire.

J'ai entendu mille fois ce que vous m'écrivez sur mes « interventions » et sur la nécessité d'actions collectives. Et savez-vous de qui, mon cher Victor Serge ? De ceux qui exigeaient mon intervention, mais ne l'obtenaient pas parce que je n'étais pas d'accord. Il y en a beaucoup dans ce cas. Des échos de leurs plaintes sont parvenus jusqu'à vous. Vous me parlez de Rosmer. Vous savez combien je l'estime. Mais pourquoi s'est-il écarté de nous ? Il est entré en conflit avec Molinier. Le conflit s'est exacerbé. Je n'avais pas le moindre lien avec cette affaire, je n'en connaissais même rien. Rosmer et Naville cherchèrent à exclure Molinier, mais ne rallièrent qu'une faible minorité dans l'organisation. Rosmer se tourna alors vers moi et me demanda mon concours. Je répondis à peu près ceci : « Même si la nécessité d'exclure Molinier m'apparaissait parfaitement claire, je ne pourrais rien faire d'ici : parvenez vous-même à en convaincre la majorité de l'organisation ». Après quoi Rosmer rompit toutes relations politiques avec moi et quitta l'organisation. Je suis prêt à faire tout ce qu'il faut pour rétablir la coopération avec lui. Je ne pense pas pourtant qu'il soit l'homme qui convienne pour un centre révolutionnaire à notre époque. Comme collaborateur à une revue, il est très précieux. Qu'il écrive son deuxième volume sur la guerre, ce sera un cadeau énorme à la classe ouvrière. Mais Rosmer n'est pas un politique combattant et, dans le centre d'une organisation, de vifs malentendus apparaîtront inévitablement entre lui et les jeunes révolutionnaires. Vous jugez a priori, et je parle, moi, en me fondant sur une expérience ininterrompue de sept ans et demi³⁸¹.

Vous nommez encore Treint. Savez-vous que je l'ai fait venir à Prinkipo, qu'il a passé chez nous près d'un mois, et que j'ai dû livrer une rude bataille avec les Paz, Rosmer, Naville et beaucoup d'autres pour chercher à attirer Treint au travail militant ? Un moment vint où il s'est mis au travail. Mais, hélas, c'était un maniaque — et nullement au sens figuré, mais au sens le plus littéral du terme. Il a rompu, avec nous, non pas parce que nous l'empêchions d'exprimer son idée de maniaque, mais parce que nous n'étions pas d'accord avec lui. Que pouvais-je donc faire ? Une politique non sectaire consiste entre autres à savoir en temps voulu se libérer des sectaires qui nous empêchent de nous ouvrir un chemin vers les ouvriers. Ainsi, à un moment donné, nous nous sommes libérés, en Belgique, du sectaire Vereecken, nous avons édifié sans lui et contre lui un groupe ouvrier assez important, et maintenant, il a rejoint nos rangs³⁸². Peut-être Treint reviendra-t-il un jour vers nous, lorsque nous serons plus forts ? Mais s'adapter aujourd'hui à Treint, à un maniaque, à un sectaire, cela signifierait nous fermer la route qui mène aux ouvriers.

Examinons encore la question de Nin³⁸³. Certains (dont Rosmer) considèrent ma cruelle critique de sa politique comme du sectarisme. S'il en est ainsi, le marxisme tout entier n'est que sectarisme, puis qu'il est la doctrine de la lutte des classes, et non de la collaboration des classes. Les événements actuels, en Espagne, montrent en particulier à quel point le rapprochement de Nin avec Azaña était criminel : les travailleurs espagnols vont maintenant payer de milliers de vies la lâcheté réactionnaire du Front populaire qui a continué à entretenir avec l'argent du peuple une armée commandée par les bourreaux du prolétariat. Il n'est pas question ici, mon cher Victor Serge, de minces nuances, mais de l'essence même du socialisme révolutionnaire. Si Nin aujourd'hui se ressaisit et comprend bien il s'est discrédité devant les travailleurs, s'il en tire toutes les conclusions nécessaires, nous l'accueillerons comme un camarade, mais nous ne pouvons admettre l'esprit de copinerie en politique.

De vos corrections aux thèses sur l'essor révolutionnaire, j'ai repris l'idée que des groupes importants se détacheront sur la gauche des partis socialistes et communistes (j'y faisais déjà allusion sans développer l'idée) ; en revanche, je ne peux malheureusement pas accepter vos autres corrections, car je les considère comme fondamentalement incorrectes. Merveilleux historien de la révolution russe, vous vous refusez, je ne sais pourquoi, à transporter ses leçons les plus importantes dans les autres pays. Tout ce que vous dites sur le Front populaire s'applique au bloc des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires contre les cadets (les radicaux russes) et pourtant nous avons mené contre ce Front populaire une lutte impitoyable qui nous a seule permis de vaincre.

Vos propositions pratiques concernant l'Espagne sont excellentes et répondent tout à fait à notre ligne. Mais essayez donc de trouver une dizaine d'hommes susceptibles d'accepter vos propositions, non en paroles, mais en actes, en dehors des limites de notre organisation « sectaire » ! Le fait que vous fassiez de si magnifiques propositions pratiques témoigne à mes yeux de ce que nous avons effectivement sous les pieds un terrain commun, et j'attendrai patiemment que vous vérifiez vos conceptions a priori dans l'expérience politique vivante, et que vous en tiriez les conclusions nécessaires. Je ne doute pas une seule minute que vos conclusions correspondront aux nôtres, conclusions que nous avons formulées collectivement, dans des pays différents, en nous fondant sur l'expérience de grands événements. Malgré notre prétendu « sectarisme », nous nous renforçons et nous croissons sans cesse, alors que nos critiques n'ont rien pu construire.

C'est assez pour aujourd'hui. J'ai répondu à votre franchise par une franchise entière. Je pense que nous suivrons à l'avenir cette voie, à notre profit réciproque³⁸⁴. Je vous serre fortement et cordialement la main.

Léon TROTSKY.

Notes

³⁷⁴ Fonds Victor Serge, Musée social. Traduction de Jean-Jacques Marie. L'écrivain Victor Serge, ancien membre de l'opposition de gauche en U. R. S. S., avait été déporté en Union soviétique, puis libéré et expulsé à la suite d'une campagne menée en France dans les milieux intellectuels : les hommes de la Révolution prolétarienne, Monatte et Louzon

s'étaient retrouvés dans cette campagne avec Boris Souvarine, Magdeleine Paz, Rosmer, les dirigeants de la fédération unitaire de l'enseignement, Marcel Martinet et bien d'autres, sans oublier les trotskystes français. Trotsky n'éprouvait que peu de sympathie pour Victor Serge, mais il était anxieux de le gagner à la cause de la IV^e Internationale. Dans une première lettre, le 26 avril 1936, il l'avait dès son arrivée mis en garde contre les Paz et Souvarine, avec qui il avait depuis longtemps rompu, mais qui étaient parmi ceux que les anciens de l'opposition, coupés de toute information en U. R. S. S. depuis des années, considéraient encore comme des leurs. De son côté, Serge fut frappé du fait que des hommes qui s'étaient engagés pour le défendre n'étaient pas en revanche disposés à militer avec Trotsky et ses partisans. Il en accusa le « sectarisme » de Trotsky, ses trop nombreuses « interventions » dans la vie des sections nationales de son organisation et, de façon générale, l'inaptitude des trotskystes à savoir « gagner la confiance » d'éléments pourtant sympathisants. La lettre de Trotsky est un plaidoyer où il plaide non coupable à tous les chefs d'accusation présentés par Serge.

375 Trotsky avait vécu une année à Domène chez l'instituteur Beau, membre de la fédération unitaire.

376 Allusion à la rencontre organisée le 8 août 1934 à Noyarey avec Aulas, Dommanget et Serret.

377 En réalité, Trotsky ne s'était jamais rendu chez Dommanget, s'était vu interdire par la police l'accès de la demeure de Serret et, jugeant les lieux indéfendables, n'avait même pas consenti à sortir de la voiture de Molinier devant la maison d'Aulas. On peut donc penser qu'il généralise ici à l'ensemble des dirigeants de la fédération des griefs nourris par les conditions de sa résidence à Domène, qu'il avait effectivement ressenties comme pires qu'un emprisonnement. Les rapports avec son hôte avaient d'ailleurs été d'autant plus mauvais qu'il considérait que ce dernier était franc-maçon et que les inconvénients matériels de la cohabitation pesaient lourdement sur la famille Beau.

Il faut noter qu'Isaac Deutscher, dont la lecture des archives de Trotsky a été pour le moins cursive, cite ce passage de la lettre de Trotsky consacré aux dirigeants de la fédération unitaire comme s'il s'agissait de jugements portés sur les trotskystes français : la simple lecture de la totalité de la lettre montre qu'il n'en est rien et que, vis-à-vis de Serge, Trotsky maintint intégralement sa solidarité avec ses amis politiques, alors que le commentaire de Deutscher faisait supposer qu'il l'avait pris pour confident de ses plaintes.

378 Trotsky ne semble pas comprendre Dommanget parmi les dirigeants de la fédération unitaire dont il vient de parler. C'est pourtant à lui qu'il avait écrit au lendemain de leur entrevue de Noyarey. Dommanget ne fit d'autre part jamais partie d'une organisation trotskyste. Il avait démissionné du PC en 1930, ce que les trotskystes lui avaient vivement reproché comme une sorte de désertion. Au moment où Dommanget constitua, en 1930, avec Rosmer, l'Opposition unitaire, ses sympathies politiques allaient plutôt -provisoirement, d'ailleurs- vers le P. O. P.

379 Deutscher se trompe quand il écrit que Simone Weil avait été quelque temps membre de l'organisation trotskyste.

380 Allusion à la tentative de mettre sur pied l'Avant-garde syndicaliste. La responsabilité de l'échec de cette expérience semble ne pas pouvoir être attribuée aux seuls enseignants. France Serret se souvient d'un article de son mari, dénonçant le Front populaire, qui fut écarté de cette publication.

381 Quelques semaines auparavant, Trotsky avait écrit sur Rosmer à Victor Serge : « Vous êtes sans doute au courant aussi de mes différends avec Rosmer. Cette affaire appartient déjà au passé et il est superflu d'en exposer les détails. En tout état de cause, Rosmer est un personnage d'un tout autre calibre [que Paz et Souvarine - P.B.]. Malgré toute sa retenue et son tact, se trouvant à un certain moment en désaccord avec moi sur un point de détail, il s'est échauffé et s'est refusé non seulement à parvenir à un accord avec moi, mais même à s'expliquer. Cela nous a empêché de nous rencontrer lors de notre séjour en France ; mais le respect et la sympathie que nous avons de notre côté pour Alfred et Marguerite n'ont en rien diminué. Rosmer a écrit un très beau livre sur le mouvement ouvrier à l'époque de la guerre. Il est l'un de ceux sur lesquels nous pouvons compter dans cette nouvelle période d'épreuves. Il n'est pas douteux que nos relations personnelles se rétabliront et deviendront plus solides que jamais. » Le ton a donc bien changé : c'est que, dans l'intervalle, Rosmer, de même que Serge, s'est rangé du côté de ceux qui, à propos du POUM, et de la guerre d'Espagne, accusent Trotsky de « sectarisme ». Comme Serge, Rosmer allait poursuivre sa collaboration à la Révolution prolétarienne, dont on sait ce que Trotsky pensait.

382 Vereecken n'allait pas rester longtemps : voir page 622. Dans sa lettre précédente, Trotsky avait écrit à Serge : « L'actuel ministre Spaak, qui était venu me voir à Paris pour une « consultation » (quelques mois avant de se renier) me parla de Leseur et de Vereecken comme des deux meilleurs militants de Belgique. » Vereecken fut une des cibles de Trotsky dans ses derniers écrits. Leur Morale et la nôtre et Les Moralistes et les sycophantes contre le marxisme.

383 Le POUM, dans lequel Nin et les trotskystes espagnols s'étaient fondus, avait signé le pacte de Front populaire. Serge était de ceux qui désapprouvaient la violence du ton et le « sectarisme » de Trotsky dans la dénonciation du POUM et du Front populaire.

384 L'expérience de Serge le conduisit en réalité à la rupture avec Trotsky au début de l'année 1937, non seulement à propos du P. O. U. M., mais encore sur la question de la IV^e Internationale. Profondément démoralisé — et sans doute mal informé —, il devait aller jusqu'à se féliciter des succès du R. P. P. en France, dans une lettre adressée peu avant sa mort à Malraux, et publiée après sa mort. Son fils, Wladimir Serge, a protesté contre l'utilisation faite de la mémoire de son père par la presse gaulliste dans une lettre publiée dans la Révolution prolétarienne, n° 315, mai 1948, p. 442.